

PEQUEÑOS ENSAYOS
DE
LITERATURA Y FILOSOFIA
CONTEMPORÁNEAS

6
3576

TAINÉ RELIGIOSO

POR

ALBERTO NIN FRÍAS

Es á la sociedad europea y su espíritu magníficamente estudiado por TAINÉ, que el alma de América debe replegarse para que surja de la suprema imitación la civilización grande y fecunda del porvenir sudamericano.

A. N. F.

SALA URUGUAY

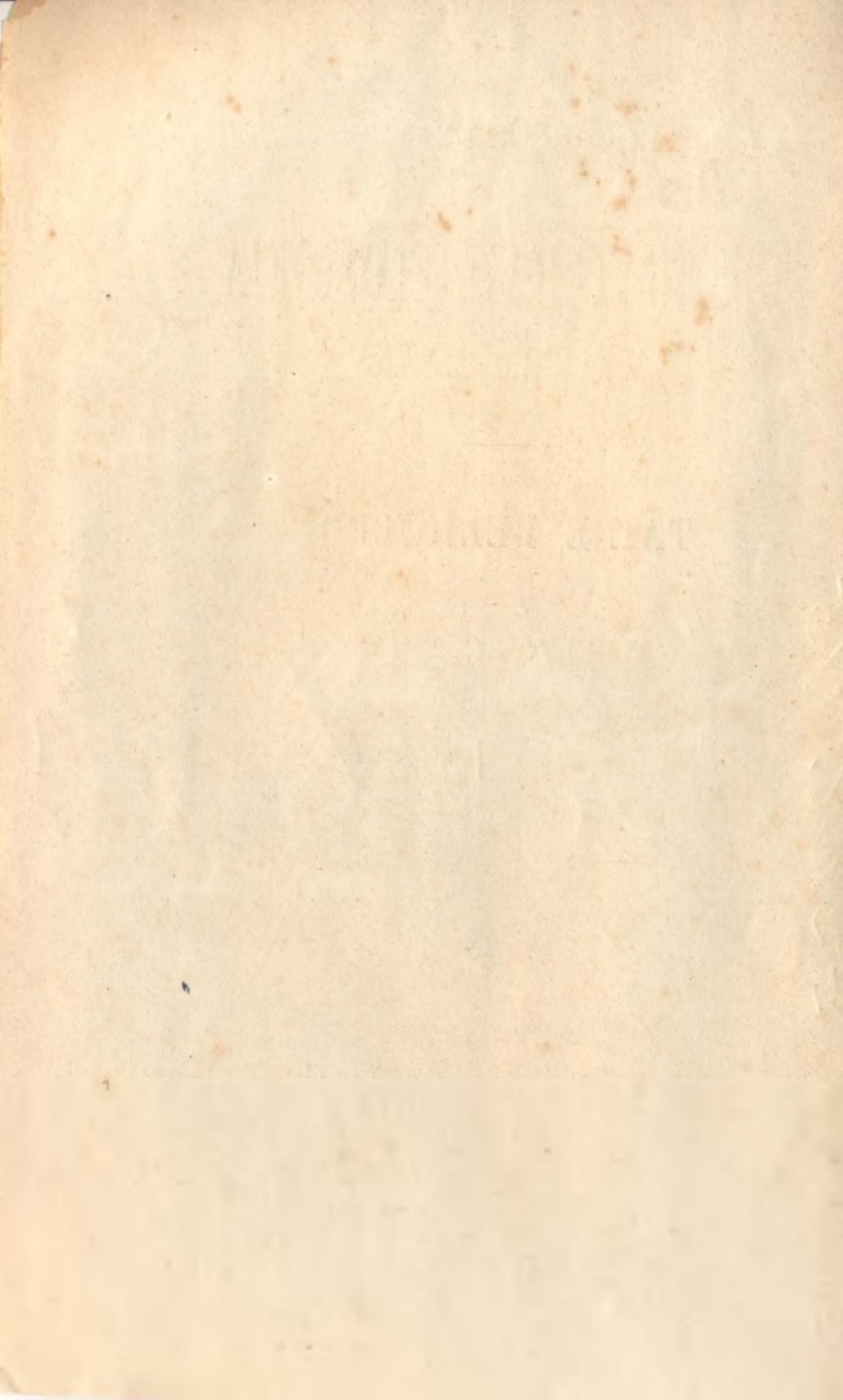
MONTEVIDEO

IMPRENTA DE DORNALECHE Y REYES

Calle 18 de Julio, núms. 77 y 79

1900

10 B 2408. N 5



PEQUEÑOS ENSAYOS
DE
LITERATURA Y FILOSOFIA
CONTEMPORÁNEAS

TAINE RELIGIOSO

POR

ALBERTO NIN FRÍAS

Es á la sociedad europea y su espíritu magníficamente estudiado por TAINÉ, que el alma de América debe replegarse para que surja de la suprema imitación la civilización grande y fecunda del porvenir sudamericano.

A. N. F.

SALA URUGUAY

MONTEVIDEO

IMPRENTA DE DORNALECHE Y REYES

Calle 18 de Julio, núms. 77 y 79

1900

C. 163.204

ALBERTO LLAMAS
1952
ADQUISICION

10 B2408. N5

A mi amigo Benjamín cuya
noblezza de caracter & inteligencia
preclara debieran servir de
modelos á la juventud de
América. -

Suyo affmo.

Alberto Nin - Frias.

Montevideo, 1900.

DEDICATORIA

Este ensayo y los que seguirán los dedico á la memoria de Taine.

¡ Te saludo con humildad en la naturaleza, en su reino infinito, del que formas parte como príncipe intelectual. Tú la quisiste como una madre á sus hijos; tú la estudiaste con el mismo afán con que el químico la analiza en el laboratorio; tú la comprendiste como Marco Aurelio, el gran consolador de tu espíritu, cual Pascal, el prototipo de tu genio!

Quisiera para todos los que sueñan con lo bello, proyectan las reformas sociales, reflexionan sobre el pasado, el presente y lo futuro, que invocaran tu nombre insigne junto al título augusto dado á lo hecho por la Divinidad—la naturaleza.

Quisiera intensamente que esta América, tierra virgen, te nombrara égida de su inte-

lectualidad, porque la civilización futura está de acuerdo con tus concepciones grandilocuentes sobre el empleo de la ciencia ; hay en ellas UN ARTE, UNA MORAL, UNA POLÍTICA, UNA RELIGIÓN NUEVAS. Hoy por hoy es nuestro deber y la preocupación más noble, buscarlos.

Guíenos tu genio, el genio de la Francia y el de la Inglaterra inmortales.

La moraleja grande que destilarán tus obras, la resume el pensamiento siempre novel del EXCELENTE PRÍNCIPE:

« Estad en armonía con el cosmos. »

Esta frase, que contiene en germen todas tus aspiraciones, sería también la guía sabia que salvaría á América. Esta inmensa nación necesita conformarse con las leyes naturales que tortura, con la lógica que estropea, con la experiencia de los pueblos superiores que menosprecia, si aspira á la grandeza, á la superioridad, á la expansión fecundas.

A. N. F.

Montevideo, Enero 1900.

Monsieur Amédée de Margerie ⁽¹⁾,

Doyen de la Faculté des Lettres de Lille.

Monsieur,

Je n'ai pas eu l'honneur de vous connaître personnellement; ma connaissance provient de la lecture de votre dernier livre sur *Taine*. Je suis plein d'une curiosité filiale pour ses critiques; voilà pourquoi votre livre m'est tombé entre les mains. Il m'est arrivé de lire l'étude de Monsieur *Paul Bourget*, celui d'un espagnol, *Pompeyo Gener*, et c'est tout; le premier m'a paru psychologiquement charmant: le philosophe souffrant, qui triomphe orgueilleux de son pessimisme, y est évoqué avec délicatesse fugitive; le second m'a semblé ravi d'admiration pour *Taine*, qu'il dit « Saint de la science, aussi pur dans les

(1) H. Taine, por Amédée de Margerie. París, Librería de Ch. Poussieltgue; 1893. — Un tomo en 8.º de 483 págs.

actes de la vie que ceux qui vont droit au ciel en passant par les autels;» il lui attribue cette phrase: « je suis un des deux mille athéniens qui se promènent parmi la foule des phéniciens et des carthaginois. » Ils m'ont laissé tranquille; point de suggestions puissantes, et j'aime le *suggestif*, comme disent la bouche pleine les yankees intellectuels. Votre ouvrage, où vous faites certainement l'étude du plus sincère esprit de cet âge, en général, m'a pleinement satisfait: c'est à vrai dire « trente années de méditations et d'études incessamment révisées; » presque l'existence du plus noble des positivistes — GUYAU.

Les parties les plus goûtées ont été celles dont j'avais une sûre connaissance de cause: « Vues sur la vie humaine », « Littérature et Art », « Histoire ». Pour la partie purement philosophique je n'en dis rien, les études profondes et même superficielles me manquant de ce côté là; je m'arrête, donc, au seuil de « L'Intelligence » que je supposerai jusqu'à mon réveil à la plus haute pensée endormie avec votre commentaire; l'idée du devoir et l'idée de Dieu manquent, la philosophie qui a de telles lacunes « est la néga-

tion de la philosophie depuis son sommet spéculatif jusqu'à son application pratique, depuis la métaphysique jusqu'à la morale » ; — l'accent est vrai, c'est celui qui vous dicte la conscience, et, chose singulière, c'est celui aussi que plus tard va prendre le maître dans les « *Origines de la France contemporaine* ; » « il n'y a que lui (le Christianisme, donc la religion et à plus forte raison le catholicisme) pour nous retenir sur notre penté natale, pour arrêter le glissement insensible par lequel, incessamment et de tout son poids original, notre race rétrograde vers ces bas fonds ; et le vieu Évangile est encore aujourd'hui le meilleur auxiliaire de l'instinct social ⁽¹⁾. »

C'en est senti. Mais c'est en vous une idée fixe que l'évolution du criterium de TAINÉ se fit brusque ; mais au contraire, même dans la LITTÉRATURE ANGLAISE, déjà son front se plie révérencieux devant l'énigme de la nature, il comprend la foi et à quoi elle correspond ; il sympathise avec les grands caractères religieux, promoteurs des réformes, et arrivé au chaudronnier BUNYAN, dont vous dites d'aussi belles choses, d'après son émotion

(1) « *Revue des Deux Mondes* », 1893.

soutenue et profonde, on dirait qu'il partage ses rêveries, ses tourments de conscience; je le crois foncièrement pour l'homme. J'arrive enfin à l'objet de ma *lettre-essai*: démontrer autant que possible comment TAINÉ nous paraît, au fond, chrétien pour la base, protestant libéral, en fait de colonnes a son temple religieux dont le faite est le panthéisme. Cela n'est pas net comme explication et surtout comme proposition principale de la thèse, — aux Français la clarté, aux Américains la bonne volonté, et surtout, direz-vous en vous même étonné, la hardiesse. Vous comprendrez d'avantage ma pensée dans le cours de mon exposé.

En vous écrivant je me suis dit de vous : il est chrétien et catholique, il comprendra que je lui transmet mon impression, car envers ce Dieu, qui est amour, nous sommes des frères; en face de Celui qui est l'admirable sagesse, nous ne le sommes pas moins.

I

De cette Amérique il ne vous est arrivé d'entendre peut-être que le bruit du canon et le brouhaha des révolutionnaires ; au jour le jour le courroux humain se calme, le moyen-âge quérelleur se confond avec le rêve du passé et lentement s'épanouissent les belles fleurs de la victoire et de la paix : le paisible royaume de la pensée et l'empire de la science. La Providence n'a pas voulu qu'on arrive à l'application des sciences qu'après avoir traversé les ombres de la métaphysique. Il y a chez nous un tout petit cercle pensant en même temps que créateur, bien qu'une haute moyenne de gens soit ouverte aux sciences spéculatives, néanmoins les penseurs sont rares. Comme il est vrai que le milieu est tout pour l'homme. Ôtez RACINE des environs de Versailles, il n'aurait fait que des vers médiocres. Où prendre ailleurs l'aisance, l'élégance, la magesté unique du Roi Soleil ? Le talent est chez-nous ; l'émulation, la préparation scientifique font défaut. La littérature existe en jeu d'esprit, l'effort individuel y est pour tout.

Nous attendons l'art suprême d'Europe ; nous jouissons sans les avoir de préférence des raffinements de la vie mondaine ; nous rêvons trop de Paris à travers l'opium malsain d'un ZOLA ou encore le chatouillant parfum d'un PIERRE LOUYS. Les deux extrêmes de la sensualité nous plaisent pareillement. Il semble à première vue que ce soit drôle pour un peuple que l'on croit volontiers barbare, mais il en est ainsi. Les croyances religieuses se sont effondrées ici comme ailleurs chez les peuples méridionaux. A titre de religion le positivisme a pris le dessus ; le naturalisme est l'école littéraire en vogue.

Nous en sommes là dans les grands centres, qui n'ont en vérité d'espagnol que l'architecture délabrée, quelques préjugés sociaux et des détails insignifiants ; notre culture vient de France, non pas de cette France bourgeoise légèrement royaliste, mais de la Gaule nerveuse et leste telle que TAINE la trouve empreinte dans LA FONTAINE. Ce sont les idées réfléchies après le champagne que nous aimons.

Vous commencerez à démêler, tant soit peu, ce qu'est la société d'esprit en Amérique du Sud. Vous serez particulièrement

frappé du désaccord mutuel que se prêtent l'opinion européenne et la réalité. Votre étonnement serait au comble d'entendre que « la maladie du siècle » traverse aussi le cerveau américain. En lisant nos poèmes, nos romans, nos pamphlets spéculatifs, un nouvel état de conscience jaillirait pour vous. Cela m'intéresse d'autant plus que je me régale l'idée de pouvoir un beau jour étudier à l'aise cette masse étrange d'hommes selon la méthode du maître. Mon rêve le plus cher serait un volume sous ce titre : « Origines de l'Amérique du Sud Contemporaine ». Oh ! le rare bonheur !

COMTE et RENAN, celui-ci le magicien des esprits, tout comme le vendeur de lampes neuves du conte d'Aladin, veut nous ôter celle qui nous éclaire d'un jour perpétuel qui donne à la vie toute sa beauté, ont une prise incroyable sur les intelligences. Ils sont tous pétris de ses songes trompeurs. A en juger par les citations savantes, on lit beaucoup, même trop pour avoir des idées claires, justes et propres.

Je n'ai jamais connu aucune société plus volontièrement athée, au moins du côté des hommes, que celle-ci. GARIBALDI et PIE IX

ont tous deux vécu parmi nous, à Montevideo : ils peuvent bien sous beaucoup de rapports représenter les extrêmes de la pensée religieuse.

Il est de la religion comme du froid et du chaud ; il n'y a ni l'un ni l'autre, c'est les différents degrés d'une même force, un mouvement qui part du froid absolu. Tout le monde est religieux, les différences sont à l'intensité du sentiment. Un de leurs maîtres, M. ENRIQUE RODÓ, dans un charmant petit volume leur conseille de lire RENAN pour l'aimer, dit-il, comme il l'aime. D'après ce tableau, la philosophie, la littérature, l'instruction, le gouvernement est entre les mains des Galiléens, autant dire des païens ; ils ont leur Athénée. Voilà pour notre milieu d'ideés.

II

Ayez un peu de bonté, souriez de bon cœur, je vais vous faire l'histoire de mon âme ; en voici les chemins qu'elle a pris pour arriver à la ville où jadis HENRI HIPPOLYTE TAINÉ, professeur à l'École des Beaux-Arts, enseignait « de sa voix monotone . . . la phy-

sionomie absorbée.» (BOURGET, *Essais Psychologiques.*)

Depuis ma première jeunesse j'ai été invariablement porté vers la littérature sérieuse; ce fut l'anglaise dont j'eus connaissance la première, cela parce que j'ai vécu en Angleterre la moitié de ma vie. Je savourais DICKENS, je relisais GEORGES ELLIOT, dont la profondeur psychologique frappe au point de rappeler SHAKESPEARE. Ensuite l'histoire eut pour moi des charmes incroyables: je préférais un bouquin historique à tout autre lecture et jeu. L'Histoire et la Littérature, voilà mes passions; bientôt en voyageant par l'Italie l'Art vient les rejoindre, plus tard un séjour prolongé de trois ans en Suisse me divulga la Science; ce furent quatre sœurs, il leur fallait une mère; mon départ définitif pour l'Amérique me fit rencontrer TAINÉ dans la Bibliothèque de la Ville de Bruxelles et avec lui la philosophie telle que je m'amuse à la comprendre: une science qui remet les vastes lois de l'esprit et par un mot de cause vous fait éclore tout un peuple, toute une époque, tout un monde de formes vivantes et agissantes. Je lisais tout bonnement pour passer un moment littéraire agréable, je ne pensais guère

aux conséquences; l'étude sur SHAKESPEARE finie, mon esprit s'était transformé. TAINÉ, tout comme PROSPERO, avait son ARIEL; l'espace philosophique était ouvert pour moi, envoler ce fut un rêve réalisable.

« L'esprit repose dans l'impossible, » me dit tout bas le maître adorable détaché de la page écrite; la subtile spiritualité entraînait comme un courant électrique dans mon cerveau, débordant d'images et d'idées. Je trouvais la clef de mes rêves impuissante, de mes inquiétudes de petit Werther.

Mes pressentiments (Ahnungen) devinrent des idées définies et soudain à travers les éclaires de l'imagination créatrice je me vis un homme de pensées et de sentiments. La vérité de ma vocation était d'autant plus déclarée que les circonstances et le milieu lui étaient adverses. Je me conçus alors frère de ce HAMLET né pour la poésie et la philosophie, mais dont le sort le voulut prince, maître des hommes quand il était par nature roi des idées. Je me trouve étudiant arriéré, car on n'a pas voulu reconnaître mes certificats d'études d'Europe, et ce qui n'est pas moins triste, dans la société la plus turbulente et moins dédiée aux occupations spécialistes qui soit au monde.

C'est encore le maître qui me consola, car « l'imagination passionnée mène vite au dégoût, pareille à l'opium elle exalte et elle brise. Elle emmène l'homme dans la plus haute philosophie, puis le laisse tomber dans les caprices d'enfant. » Encore lui-même qui soutient mon cœur et mon âme. Il a été pour moi un père spirituel — les jouissances qu'il m'a données par un temps gris, par un beau soleil, lors d'une douleur, morale comme physique, je ne les retrouverai nulle part ailleurs — c'est pourquoi je me permets, si vous voulez, d'accord avec les usages du beau monde dont je méconnaissais l'influence, cette inconvenance de vous faire confident d'une émotion maîtresse. TAINE et plaisir pour moi sont un, tant il m'élève à la présence divine des choses. Chaque fois que je le lis il me semble que je fais un voyage d'âmes ensemble à travers l'univers dont le mirage magnifique se dessine dans ses idées. Vous comprendrez avec quel plaisir intense je lisais votre étude, le plus consciencieux qu'on a fait sur un esprit si vaste et tellement roi des intelligences modernes. Je me suis posé en critique amateur du beau, mais d'un beau tout intime puisqu'il est moral.

Dois-je vous dire la vérité, moi jeune homme de vingt et un ans, qui n'a guère d'autre guide sérieux que l'enthousiasme et une culture toute personnelle? Vous êtes philosophe, grand esprit, vous avez passé votre existence à étudier et à méditer; mais devant la sublime spontanéité de l'idée jeune et neuve il n'y a pas de distinctions: l'humble étudiant comme le savant ont le droit d'exposer leurs idées. Acceptez ceci, qui est le chemin le plus long de tout dire (les impressions personnelles), en hommage à ce rare génie dont vous admirez la force sans l'aimer en lui-même. L'amour est un puissant allié de la pénétration critique; je l'ai toujours cru et j'agis d'accord pour connaître mon auteur favori.

J'ai été porté de bonne heure à réfléchir sur la religion, par le fait même d'habiter le plus protestant des pays. Cette inclination donnée, il s'en suit comme corollaire d'un théorème que chez le penseur - artiste il intéressera la partie religieuse au haut sens du mot— ses idées sur Dieu, sur le monde, sur l'homme, sur l'Univers. — Chose, d'ailleurs, qui le séduit lui-même en étudiant les *specimens*; je ne fais qu'être conséquent en disciple aimé. Je l'étudie comme il a étudié les autres. Je ne

vous trouve pas trop sympathisant de ce côté-là, il vous manque — ce que d'autre part est naturel, puisque vous dites dans le préface, d'apprécier scientifiquement le système de M. TAINE « avec d'autant d'indépendance que vous auriez fait celui de HOBBS ou de CONDILLAC, » — l'ardeur, l'enthousiasme, on ressent trop l'adversaire blessé, le catholique en brèche; mais loin de moi de les juger des défauts : ce sont les exagérations de vos vertus, pour moi, jeune homme qui ne voit que les heures clairsemées du sentiment du divin (La Fontaine et ses fables, p. 37); tout cela me paraît froid, du marbre superbe, du bronze magestueux et sévère comme le regard du Juge Infaillible.

Il ne devrait être, par rapport à moi, autrement. Je me réjouis intimement d'avoir remonté « la pente rude et longue de *l'ascension dialectique* » envers TAINE et de voir à travers la toile quelquefois un peu lourde de son panthéisme une religion et une morale. On ne peut pas se soustraire à imiter quand on admire; les impressions se métamorphosent bientôt en motifs d'action.

III

A côté des phrases hardies — comme celle qui a autrefois scandalisé Monseigneur DUPANLOUP et d'autres — il y a des sentences sublimes; je crois sincèrement que c'est méprendre l'homme de ne pas en tenir compte.

C'est lui-même, inconsciemment, qui se défend de pareils oublis.

« On n'est complètement homme que par là. Si quelque habitant d'une autre planète descendit ici pour demander où est notre espèce, il faudrait lui montrer les cinq ou six grandes idées que nous avons sur l'esprit et le monde. »

Il dit pour commentaire à ces vers de TENNYSON, d'une haute spiritualité voisine du sublime :

« Le vieil ordre change, cédant la place au nouveau — et Dieu s'accomplit lui-même en plusieurs façons — de peur qu'une bonne coutume étant seule ne corrompe le monde. Si tu ne dois plus me voir, prie pour moi; plus de choses sont accomplies par la prière que ce monde imagine. Car par elle la terre, ronde,

toute entière, en toutes ses parties, est liée comme par des chaînes d'or aux pieds de Dieu. » (Étude sur TENNYSON.) « Je crois que depuis GOETHE on n'a rien vu de plus calme et de plus imposant. » Calmes et imposantes les vérités de notre foi ! Est-ce de la mise en scène ou la trace de la pureté et de l'élévation morale ?

Quels sont pour TAINÉ les intérêts de l'âme ? « C'est la vérité, la grandeur, la beauté, l'espérance, l'amour, la crainte mélancolique subjuguée par la foi ; ce sont les consolations bénies aux jours d'angoisses, c'est la force de volonté et la puissance de l'intelligence, ce sont les joies répandues sur la large communauté des êtres, c'est l'esprit individuel qui maintient sa retraite inviolable sans y recevoir d'autres maîtres que la conscience et la loi suprême de cette intelligence qui gouverne tout. » WORDSWORTH parle ainsi, mais c'est l'auteur de la « Littérature Anglaise » qui sent. J'oublie que je suis devant un philosophe négateur, un athée voilé, ce sont là les classifications sociales ; je ne les accepte qu'à demi, je prends l'homme sur le vif, pas quand il prend les façons philosophiques d'un ADRIEN SIXTE (« Le Disciple », PAUL BOURGET) ;

j'assiste à l'émotion qui se cristallise en larmes devant le cercueil encore ouvert de ROBERT GRESLOU, il y a dans cette attitude un homme de cœur, dans l'autre une machine à penser, dans la première il me semble hypocrite, dans la seconde il est naturel. Dans cette analyse je n'agis pas en géomètre des esprits: distinguer l'hypothèse de la conclusion ne m'inquiète guère. Vérité, sentiment vif, impression violente, conclusion: voilà mon procédé; c'est aussi, si vous voulez, une géométrie, mais celle du cœur.

Lisez ces sentences recueillies çà et là et jetées pèle-mêle; il y a à dire tout un sérieux imposant, une austère beauté dans ces réflexions sincères, le respect s'infiltré dans l'âme, on s'arrête extasié et on est touché. Dites moi: ne vous paraît-il sous un nouveau jour? Ne sentez-vous pas qu'il y a en vous et en lui des agitations de cœur communes?

Nous entrons, donc, dans cette « personne invoilable, seule partie de l'homme qui soit sainte. »

« Au delà des vanités de la science et de l'orgueil du monde il y a l'âme par qui tous sont égaux et la large *vie chrétienne* et intime. . . » (1)

(1) Litt. Angl. « L'Age Moderne », p. 321.

« Devant la doctrine on peut discuter, devant le sentiment on ne peut que s'incliner, il est sublime ⁽¹⁾.

« Les seuls hommes sans religion sont ceux qui ne s'occupent pas de religion.

« La foi c'est la sensation de la présence divine, c'est la communication de l'âme avec le monde invisible ⁽²⁾.

« Une énorme noirceur, vide ou pleine, qui enveloppe le cercle étroit où vacille notre petite lampe, voilà l'impression commune que laisse le spectacle des choses sur les sceptiques aussi bien que sur les fidèles ⁽³⁾.

« Certes il y a une âme dans chaque chose; il y en a une dans l'univers, quelque soit l'être brut ou pensant, défini ou vague, toujours par delà sa forme sensible luit une essence secrète et je ne sais quoi de divin que nous entrevoyons par des éclairs sublimes sans jamais y atteindre et le pénétrer. » ⁽⁴⁾

Mr. TAINÉ était alors en pleine période agressive et voilà, néanmoins, quelques unes de ses expansions religieuses, spontanées et

(1) Notes sur l'Angleterre.

(2) Litt. Angl., t. II.

(3) Notes sur l'Angleterre.

(4) Litt. Angl., Age Moderne, p. 320.

non délibérées si vous voulez. J'en pourrais citer bien d'autres à l'appui de mes opinions.

Cela ne vous semble guère des éblouissements d'une foi supérieure dans *l'au delà* toujours vague et mystérieux? Cet homme laissant de côté le philosophe, dans ce grand calme qu'il s'écoute sentir, n'est-il pas noblement religieux? Qu'en dites-vous de ceci? En parlant de BURNS il s'écrie sincèrement : « je crois même qu'il était foncièrement religieux. Il conseillait aux jeunes gens, s'ils tenaient à la paix de leurs âmes, d'entretenir un commerce chaleureux avec la Divinité. Ce qu'il avait raillé c'était le culte officiel; pour la religion qui est « *le langage de l'âme* », il s'y tenait étroitement attaché. » ⁽¹⁾

Est-il possible que l'homme soit resté impassible? En étudiant les âmes, l'élite des penseurs humains, il a du sympathiser avec leurs ébranlements. D'où vient son accent passionné qui déborde à chaque instant en nappes de profonde émotions? C'est BAGEHOT qui a dit quelque part que l'inclination imitative de notre nature morale sied dans cette partie de l'âme où demeure la crédibi-

(1) *Ib.*, p. 255.

lité. Aussi de l'admiration à l'amour, de la sympathie à l'amitié il n'y a que des pas à faire.

Je le crois volontiers protestant en parlant de la Réforme dans le chapitre le plus sincère que Français ait écrit, « La Renaissance Chrétienne en Angleterre ». Il apparaît ouvertement panthéiste en réfléchissant sur BYRON, SCHELLEY et GOETHE, dans « L'Age Moderne ». Je le comprend souverainement chrétien dans « Les Origines de la France Contemporaine ».

Tant soit pour ma bonne foi, direz-vous : le beau langage m'éblouit. Les hautes pensées, n'importe d'où elles sortent, m'ont toujours étendu les horizons religieux.

Tout le monde qui ait étudié la biologie sait que plus les êtres sont parfaits, plus ils sont organisés. L'expérience nous dépeint Mr. TAINÉ comme un vaste ensemble de génie, d'étude, de science et d'art ; il a été une *âme océan* comme disait jadis COLERIDGE, pris d'un superbe enthousiasme pour le grand SHAKESPEARE. Plusieurs causes ont agi sur lui, aucune n'a été souveraine, *in medium veritas*, sans ça il n'aurait été l'esprit le plus compréhensif du siècle. Dans ce sens je le



trouve le BACON des philosophes et critiques de nos jours. Il a eu soif de tout, en cela il est bien *l'homme desideratum* de son époque, il a tout goûté comme son cher ALFRED de MUSSET, pour tout comprendre! Mais quelle différence! du laboratoire où il a tout analysé et synthésé il est sorti les mains embellies et propres.

IV

Le plus grand argument que je puisse apporter à l'appui de ma thèse c'est toujours l'émotion personnelle, le dialogue intime qui se fait à travers les idées entre le lecteur et l'écrivain. Je vous dis ceci: aucun auteur m'a pénétré aussi profondément en matière religieuse. Dans TAINÉ je vis comme dans un miroir mes vagues inspirations. La religion pour moi dans ses mains s'est épurée des préjugés sociaux, elle est devenue la lumineuse ouvrière de l'action expliquant l'homme par un regard de ses yeux.

Après avoir élevé autant que le peut l'humble étudiant la lourde charpente des arguments, entendez ceci, comme s'il descendait

du cœur et vous seriez devant l'autel à genoux regardant à travers le Tabernacle, le Ciel d'Orient, JÉSUS: « Prière qui est l'entretien du cœur avec un DIEU qui répond et qu'on écoute! » Quel père de l'Église aurait donné une définition plus vraie et plus sainte?

Dans le préface du dernier volume de « La Littérature Anglaise » il nous fait savoir que « les six écrivains décrits dans ce volume ont exprimé sur Dieu, la nature, l'homme, la science, la religion, l'art et la morale des idées efficaces et complètes. » C'est donc en premier et dernier lieu l'attitude envers l'univers et son portevoix l'homme qui l'entretient. Partout il fouille le cœur et de cette source incomparable il remonte vers le cerveau, sa vaste dépendance. Il entre au palais même de l'âme en hôte pour mieux surprendre le magnifique développement du génie.

Jamais écrivain n'a été plus âme dans le sens qu'il donne lui-même à l'art: « comme il est vrai de dire que l'art n'est que l'expression et qu'il s'agit avant tout d'avoir une âme (1). »

(1) Philosophie de l'art, t. II, p. 349.

Qui parmi les jeunes et les vieux a plus descendu dans les profondeurs de la conscience pour y chercher le vrai, le beau et le bien? Qui tout en déguisant la vibration personnelle, le branle de l'enthousiasme a plus trahi son cœur et son âme? Ils sont la trame vivante de ses livres. Qui a rendu de pareils états d'esprit?

Les plus hautes pensées, les idées les plus neuves, les émotions les plus douces s'épanouissent comme une végétation enchantée dans le cerveau sur lequel OBERON a semé. Nulle impression plus indélébile! Nulle admiration pour la pensée humaine plus juste! A la méditation suit l'extase, l'enthousiasme au rêve; on ouvre forcément son cœur, s'épancher est une nécessité. Ce fut un homme, le penseur de son siècle, le génie éclatant de cette démocratie contemporaine, l'égal de SHAKESPEARE par l'imagination, le frère de GOETHE par sa culture et le panthéisme de sa philosophie; je n'en connais de plus grave, de plus charmant et de plus instructif.

Ces mots vous paraîtront fort exagérés, ils ne le sont qu'à demi, moi-même je les crois dans le calme des divinations poétiques; aux générations futures d'en mesurer l'ample gran-

deur. Je ne veux rien surajouter à l'éloquence réelle de ses sursauts religieux; s'il ne les a point gardés, ce n'est pas mon affaire, mais personne ne peut nier qu'il les a eus.

.....
.....

La petite chambre où j'avais l'habitude de le lire, quand la nuit profonde et le silence charmant eurent envahie la maison, reste sacrée dans mon souvenir, mélange de regret et de joie. Sur les murs pendaient des photographies en couleurs, des grands tableaux de la Renaissance Italienne, des bibelots anglais ornaient les coins, des livres et encore des livres, tout comme une armée en parade, se déployaient devant moi silencieux; le lit de bronze où le repos réparateur trouvait sa nourrice, achevait le petit temple intime, dérobé aux regards curieux et indifférents, c'est là qu'un rêve de bonheur plein de nouveauté s'est écoulé. La lumière est éteinte maintenant, l'heureux rayon ne dore plus les murs sur lesquels je développais mes rêveries. Gardent-ils mes secrets? Ont-ils deviné mes premières amours intellectuelles?

V

En voilà, exclameriez-vous en laissant tomber chiffonnés mes bâtons sincères et spon-tanés, un gars qui se réjouit dans ses propres émotions; j'ai gagné quelque chose: l'Amérique du Sud réfléchit, c'est un fait comme un autre; mais « les petits faits significatifs... sont la matière de toute science... (1) »

Votre âme tombera dans une rêverie toute douce, l'effet des choses nouvelles et inattendues; au bout de quelques instants il vous arrivera, en reprenant le cours habituel de vos pensées, que « le talent d'une âme inculte gît dans la force et dans l'intensité de ses sensations (2). »

Ne faites pas sur moi un *R. I. P.* comme le font ordinairement vos compatriotes célèbres qui se tiennent hautains du mouvement spirituel des pays environnants, d'outre-mer et par delà les verts océans.

Sachez, cher monsieur, qu'il y a des ami-

(1) Préface de « L'Intelligence ».

(2) Litt. Angl., t. I.

tiés intellectuelles. Pour en finir laissez-moi vous répéter ces vers si doux de Corneille, qui excuseront ma jeunesse et ma franche admiration :

« Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées, la valeur n'attend pas le nombre des années. »

Agrééz, monsieur, mes salutations respectueuses.

ALBERT NIN-FRIAS.

Montévidéo, Janvier 1900.



T A B L E

	<u>Pages.</u>
Dédicace	3
Introduction.....	5
Chapitre I. Milieu des idées dans l'Amérique Meridionale.	9
— II. L'histoire d'une âme cos- mopolite.....	12
— III. Taine religieux? Argu- ments et exemples...	18
— IV. L'expérience personne- lle comme argument...	24
— V. Fin.....	28

Jun Frias, Alberto, 1882-1937
(mug)

Maire, Hippolyte Adolphe,
1828 - 1893
(France.)

2415

15

25.4.1919



2115